

Élisabeth De Franceschi

« L'adieu aux armes » : position de l'analyste dans la guerre

Quelle position occupe l'analyste emmailloté dans le sein ou les rets de la guerre "sans fin" ? Quel est son rôle, quelle est sa place ? Acteur (combattant ou résistant), spectateur (éventuellement voyeur), victime, ou tout cela à la fois ?

Dans la cure, si l'analyste est identifié à l'objet cause du désir (objet a selon la terminologie lacanienne, dévoilé le temps d'un battement, d'une ouverture, avant que l'inconscient ne se referme), toujours-déjà-perdu et voué à être abandonné, à rejoindre les limbes en fin de cure, il ne saurait guère apparaître que passif (comme le participe passé ainsi qualifié, par opposition au participe présent dit "actif"), à l'instar des Sabines « raptées » par les Romains, ou à l'image d'Eurydice, « grande muette » (mais n'est-ce pas ainsi que nous surnomons l'armée en France ?) retrouvée puis reperdue - peut-être rejetée - par Orphée : derrière l'analysant, ou en arrière de l'analysant, l'analyste, souvent silencieux, occupe, ou semble occuper, une position "féminine" ; de la guerre intime menée par l'analysant, il devient imaginativement l'enjeu ou la visée, avant d'être identifié à un reste, à un déchet, à un rebut. À cet instant peut-être, le voile de la réalité se déchire devant le Réel, et l'enjeu de la "guerre sans fin" apparaît.

Dans son bureau et hors de son bureau, l'analyste peut être tenté de s'abstraire de la société. Il s'abstient alors de s'engager dans les conflits de son époque ; il se tait, et parfois, il observe ; de loin, croit-il.

Pourtant l'actualité la plus brûlante nous somme d'agir, ou de réagir. Et chacun de nous, analyste, se sait pris par (ou "dans") la tourmente de l'Histoire. Dès lors, pourquoi et comment dire adieu aux armes ?

mencer les développements freudiens, nous donnerons une plus grande place à la question de l'agressivité et à la pulsion de mort au cœur de la guerre.

LA POSITION DE L'ANALYSTE DANS LA CURE : UNE FIGURE DE L'OBJET (A)

Quelle position occupe l'analyste emmailloté dans le sein ou les rets de la guerre "sans fin" ? Quel est son rôle, quelle est sa place ? Acteur (combattant ou résistant), spectateur (éventuellement voyeur), victime, ou tout cela à la fois ? Actif, passif ?

Dans la cure, si l'analyste est identifié à l'objet cause du désir (objet a selon la terminologie lacanienne, dévoilé le temps d'un battement, d'une ouverture, avant que l'inconscient ne se referme¹), toujours-déjà-perdu et voué à être abandonné, à rejoindre les limbes en fin de cure, il ne saurait guère apparaître que passif (comme le *participe passé* ainsi qualifié, par opposition au *participe présent* dit "actif"), à l'instar des Sabines « raptées » par les Romains, et peut-être dolent, à l'image d'Eurydice, « grande muette » (mais n'est-ce pas ainsi que nous surnomons l'armée en France ?) retrouvée puis reperdue – peut-être rejetée – par Orphée : oiseau « posé » derrière l'a-

1, À quoi il convient d'ajouter, tenant compte de la remarque faite par Jean-Louis Rinaldini, que l'objet a est toujours en position de semblant.

nalysant, ou totem « disposé » en arrière de ce dernier (c'est-à-dire, symboliquement, dans le monde de son passé), l'analyste, souvent silencieux, occupe, ou semble occuper, une position "féminine" – il est derrière, il « suit », il est le « suivant » (mais on dit plutôt la « suivante », pour désigner la femme ou la jeune fille – la « camériste » – attachée au service d'une princesse, que le « suivant ») : non pas celui qui occupe la position immédiatement après (comme quand on dit : « au suivant ! »), donc le successeur, mais, dans sa proximité avec l'analysant, celui qui fait cortège à quelqu'un, qui escorte, qui accompagne – il n'est pourtant ni un *coach*, ni un sigisbée² au sens qu'avait ce terme dans la noblesse italienne du dix-huitième siècle, ni même un chevalier servant. Or, de la guerre intime menée par l'analysant, il devient imaginairement l'enjeu ou la visée, avant d'être identifié à un reste, à un déchet, à un rebut – Lacan parle aussi à son propos de « *cadavre lépreux* »³ –, venu du fond des temps, et destiné à disparaître dans les poubelles de l'histoire :

« il faut seulement avoir présent qu'au regard du psychanalysant, le psychanalyste, à mesure qu'on est plus loin dans la fin de partie, est en position de reste au point que c'est bien à lui que ce qu'on appellerait, d'une dénotation grammaticale qui en vaut mille, le participe passé du verbe, conviendrait plutôt en cet extrême. Dans la destitution subjective, l'éclipse du savoir va à cette reparation dans le réel, dont quelqu'un vous entretient parfois »⁴.

À cet instant peut-être, le voile de la réalité se déchire devant le Réel, et l'enjeu de la "guerre sans fin" apparaît – apparaît du moins pour ce qu'il est. Point n'est besoin alors de « passer l'arme à gauche », comme on dit : il suffit de « trépasser » (*trespasser*, "dépasser en marchant"), de passer outre (outrepasser : "aller au-delà", "dépasser une limite").

Je l'ai déjà dit : pour moi, la fin de l'analyse témoigne de la singularité de chaque patient. Mais toujours, se retrouve cette fonction du reste – qui par parenthèse, suppose la présence d'un bon masochisme chez l'analyste – : un reste à jeter, ou rejeter, peut-être à meurtrir. J'ai entendu hier Marcel Czermak relater qu'il lui est arrivé à plusieurs reprises (pas très nombreuses heureusement) de voir un analysant débouler dans son bureau avec un pistolet pour achever la fois son analyse, et son analyste : et pan !

Il apparaît donc utile de comparer entre elles différentes figures susceptibles d'incarner l'objet *a*. Mon hypothèse de départ est en effet que toute figure incarnant ou métaphorisant l'objet *a* peut fonctionner pour l'analyste comme « modèle ». Mais quelles sont donc les positions respectives de ces différentes figures par rapport à la guerre ?

Je choisis d'évoquer aujourd'hui les positions de trois de ces figures : l'analyste, le peuple juif, les femmes.

L'ANALYSTE ET LA CIRCULATION ENTRE LA PETITE ET LA GRANDE HISTOIRE : VOIE DE PASSAGE, SENS INTERDIT, SENS UNIQUE, DOUBLE SENS, SENS GIRATOIRE, IMPASSE ?

Dans son bureau et hors de son bureau, l'analyste peut être tenté de s'abstraire de la société. Il s'abstient alors de s'engager dans les conflits de son époque ; il se tait, et parfois, il observe ; de loin, croit-il ; du point de vue de Sirius en somme : du moins lui plaît-il parfois de le penser.

Pourtant l'actualité la plus brûlante nous intime d'agir, ou de réagir. Et chacun de nous, analystes, se sait pris par (ou "dans") la tourmente de

2, Voir à ce sujet l'ouvrage de Roberto Bizzocchi, *Les Sigisbées [Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia]*, traduit de l'italien par Jacques Dalarun, Alma éditeur, 2016.

3, Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », version I.

4, Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », version I.

5, Sujet Supposé Savoir

6, « Transfert est un étrange maître.

Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni ses coups ! »
Et La Fontaine de conclure :
« Transfert, transfert, quand tu nous tiens,

On peut bien dire : "Adieu prudence !" » (« Le lion amoureux », dans *Fables*, livre IV, 1).

7, Dans l'armée française, on citera Henri Collomb (1913-1979), psychiatre, pionnier de la psychiatrie sociale en Afrique, créateur de l'École de Dakar ou « École de Fann ».

l'Histoire. Dès lors, pourquoi et comment *dire adieu aux armes* ? Au nom de quoi ? Car l'analyste, à tort ou à raison, s'estime le plus souvent malhabile en matière de maniement et même de *port d'armes*, autorisé ou non. Sera-t-il plus expert dans l'art de la constitution de bandes armées ? Que nenni : cet individualiste répugne généralement aux collectivités regroupées et à l'enrôlement. Par « nature », sa singularité de sujet ne saurait-elle se fondre dans la foule ? Voire : car l'analyste *sui generis*, ce bipède que nous pouvons rencontrer même à Nice, est tout à fait capable de se vouer à l'adoration d'un chef, opportunément promu au rang de « plus-un », ou même, de « SSS »⁵ ; cette adoration, il la nommera peut-être « transfert », ou « effet de transfert » – « Transfert, quand tu nous tiens ! » disait déjà La Fontaine, évoquant le « *temps où les bêtes parlaient* »⁶. Mais par ailleurs le narcissisme de l'analyste interdit à ce dernier de se mettre (ou soumettre) au régime de l'obéissance aveugle à un officier subalterne. Bref, aux yeux (forcément) sportifs des guerriers de tout poil, l'analyste (mâle) a tout d'un handicapé, d'un *frappé d'incapacité* : au point qu'il est le plus souvent admis qu'un analyste, même et surtout *aguerrri*, sera non pas réfractaire, mais bien définitivement inapte au service des armes – ou, peut-être, trop intelligent pour ce service, mon adjudant ? Notez que ce n'est pas forcément le cas des médecins-psychiatres, dont certains – pas tous, bien sûr ! – officient tout à fait régulièrement, ouvertement (correctement !) et à divers titres dans les armées du monde entier⁷. Nous en parlerons peut-être au cours de la prochaine séance de notre séminaire.

Je vais maintenant reprendre trois exemples montrant ce que font et pensent certains analystes en temps de guerre, ouverte ou larvée.

LES PSYCHANALYSTES EUROPÉENS PENDANT LE TROISIÈME REICH

Nous savons que pendant la deuxième guerre mondiale, les analystes n'ont pas tous su prendre position. Nous savons aussi que certains se sont portés d'un côté, les autres d'un autre côté.

8, Voir à ce sujet l'ouvrage *Les années brunes, la psychanalyse sous le IIIe Reich*, textes traduits et présentés par Jean-Luc Evard, éd. Confrontation, 1984.

9, Matthias Göring (1879-1945) adhère au parti nazi en 1933.

Le 15 septembre 1933, il prend la direction de la Société générale allemande de médecine psychothérapeutique (*Deutsche allgemeine ärztliche Gesellschaft für Psychotherapie* (DAAGP)), une fondation de médecins à orientation national-socialiste, qui inscrit l'allégeance au Führer dans ses statuts.

En 1936 il prend la tête de l'Institut allemand de recherche en psychologie et de psychothérapie (*Deutsches Institut für psychologische Forschung und Psychotherapie*), désormais connu sous le nom d'Institut Göring.

Göring milite contre la « psychanalyse juive » et organise l'exclusion des psychanalystes juifs de sa société et de son institut. En 1938, il supervise la dissolution de la Société psychanalytique allemande et de la Société psychanalytique de Vienne.

Göring dirigea l'Institut jusqu'en 1945, année où il fut arrêté et incarcéré, et où il mourut en captivité.

La plupart ne semblent pas avoir fait partie des victimes. Aucun membre juif de l'IPA n'aurait péri.

Les analystes allemands juifs ont été sauvés (c'est-à-dire qu'ils ont pu s'exiler) en échange de « l'aryanisation » de l'exercice de la psychanalyse⁸. Rappelons qu'en 1933, la direction juive (Eitingon, Georg Simmel, Fenichel) de l'Institut de psychanalyse de Berlin (la DPG, *Deutsche psychoanalytische Gesellschaft*, fondée en 1910) était contrainte de démissionner (vous savez qu'au même moment, les livres de Freud étaient brûlés en place publique). En 1935, tous les membres juifs sont exclus. En 1936, la DPG quitte l'IPA. Sous la direction du psychiatre Matthias Göring⁹, cousin du maréchal Hermann Göring, elle devient « Institut allemand de recherche en psychologie et de psychothérapie ». Tout cela s'effectue au nom de l'impératif de « sauver la psychanalyse ». En 1938, la DPG est dissoute, et devient un simple « groupe de travail » au sein de l'Institut allemand de recherche en psychologie et de psychothérapie. Cet Institut finit par dépendre du Ministère de l'Intérieur.

Nous savons aussi le rôle joué par Jones, qui présidait à cette époque l'Association Internationale de Psychanalyse, et qui participa en 1935 à une séance où fut décidée la démission de tous les Juifs, pour « sauver » la DPG

de la dissolution.

En Allemagne, un seul analyste « aryen », Bernard Kamm, remit sa carte et décida d'émigrer avec les Juifs. L'analyste non juif John Rittmeister, quant à lui, dirigeait la polyclinique de Berlin ; il s'engagea dans la Résistance puis devint membre de l'Orchestre rouge, et finit exécuté par les Nazis en 1943 (décapité à la hache ?). L'ouvrage *Les années brunes, la psychanalyse sous le troisième Reich*, reproduit des extraits du carnet de notes qu'il tint en prison avant son exécution.

D'autres sociétés analytiques furent dissoutes, les analystes démissionnant d'un seul bloc (en Autriche, en Hollande, en France).

Nous avons entendu parler du marchandage à l'issue duquel Freud reçut l'autorisation d'émigrer. Nous savons que le péril était extrême : les quatre sœurs de Freud perdirent la vie en camp de concentration.

« Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis (...)
Vous nous voyez cy attachés, cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pièça devoree et pourrie,
Et nous les os, devenons cendre et pouldre.¹⁰»

10, François Villon, « Ballade des pendus ».

De la trahison, la psychanalyse allemande ne s'est jamais remise.

LA POSITION LACANIENNE : LES JUIFS COMME INCARNATION DE L'OBJET A

Il est intéressant de se reporter à ce que Lacan a pu dire ou écrire de tout cela ; je vais étayer mes observations à l'aide des éléments apportés par l'ouvrage de Gérard Haddad, *L'enfant illégitime*¹¹.

Trois ans après avoir fondé sa propre école, l'EFPP, Lacan écrit sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur l'analyste de l'école »¹² (version I) – sa déclaration de guerre, combien cinglante, à l'IPA qui l'avait exclu¹³. Dans ce manifeste, on découvre la quintessence de la position de Lacan sur le judaïsme et sur le peuple juif : « la solidarité des trois fonctions majeures que nous venons de tracer trouve son point de concours dans l'existence des Juifs : ce qui n'est pas pour nous étonner, quand on sait l'importance de leur présence dans le mouvement de la psychanalyse. Il est impossible de s'acquitter de la ségrégation consécutive de cette ethnie avec les considérations de Marx, celles de Sartre encore bien moins. C'est pourquoi, pourquoi spécialement, la religion des Juifs doit être mise en question dans notre sein ». Ce passage ne figure pas dans la deuxième version de la « Proposition ». Mais qu'est-ce que ce « point de concours » de « trois fonctions majeures », identifié à « l'existence des Juifs » ?

Les trois fonctions majeures, ce sont :

- le Symbolique (champ du langage et du signifiant, champ de l'Autre, dans la mesure où le langage nous est donné ou imposé de l'extérieur ; cette catégorie est structurée par l'Œdipe)

- l'Imaginaire (qui fait référence au corps, aux trois dimensions de l'espace, et aussi à la « *débilité mentale* » qui est notre lot à tous)

- le Réel (« *l'impossible* », dit Lacan, et encore, « *l'impensable* »¹⁴ ; le hors signifiant, le hors langage, qui rappelle par exemple ce que les philoso-

11, Gérard Haddad, *L'enfant illégitime – Sources talmudiques de la psychanalyse*, suivi de *Lacan et le judaïsme*, Desclée de Brouwer, coll. *Midrash*, 1996 (première édition en 1983).

12, Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur l'analyste de l'école ». On peut consulter cette version I, initialement parue dans la revue *Œrnica* (*Analytica*, vol. 8, 1978), sur le site de l'ELP (École lacanienne de Psychanalyse). On comparera avec la version II, parue en 1968 dans *Scilicet* n° 1 (Seuil, coll. du Champ freudien).

13, Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur l'analyste de l'école » (version I) « *Pour nous référer au réel de l'expérience, supposé décelable dans la fonction des sociétés, trouvons là forme à saisir pourquoi des êtres qui se distinguent par un néant de la pensée, reconnu de tous et accordé comme de fait dans les propos courants (c'est là l'important), sont aisément mis dans le groupe en position représentative.*

C'est là qu'il y a un chapitre que je désignerai comme la confusion sur le zéro. Le vide n'est pas équivalent au rien. Le repère dans la mesure n'est pas l'élément neutre de l'opération logique. La nullité de l'incompétence n'est pas le non-marqué par la différence signifiante. ». Lacan parle aussi de « *batelage* ».

14, RSI, leçon du 10 décembre 1974.

phes désigneraient sous l'appellation de « chose en soi »).

Par la suite, Lacan nous enseignera que ces trois instances sont nouées borroméennement, c'est-à-dire qu'elles sont à la fois d'importance égale et solidaires. Or au croisement ou au coïncement des trois, au « *point de concours* » des trois, nous trouvons... l'objet cause du désir : l'objet *a*. La place de l'objet *a*, c'est aussi bien la place du psychanalyste dans la cure : une place centrale, mais réduite à un point (non un *point* combatif), c'est-à-dire un espace à zéro dimension (du moins dans la géométrie euclidienne). Lacan précise formellement que ce point est ce qui fait « *l'essence* » du nœud borroméen¹⁵.

15, RSI, leçon du 10 décembre 1974

Dans le texte que je viens de citer, ce point de coïncement (de « concours ») est donc identifié par Lacan à « *l'existence des Juifs* » ; et je pense qu'ici nous pouvons anticiper sur les formulations ultérieures de Lacan et mettre l'accent à la fois sur le sens usuel de ce terme « *existence* », et sur l'extériorité qu'il peut désigner : ce vocable, nous pouvons l'écrire *ex-sistence*, ou même *ek-sistence*, pour évoquer quelque chose qui résiste à se fondre dans l'indifférenciation, quelque chose comme une identité : quelque chose d'à la fois proche et différent ; surtout, quelque chose d'essentiel.

Lacan considère donc le peuple juif comme essentiel. Pourquoi ? d'autres textes, d'autres passages nous le disent très clairement :

- Dans le séminaire sur *l'Angoisse* (leçon du 8 mai 1963), Lacan identifie le peuple juif à l'objet *a*, ou au concept de « reste », en s'appuyant sur le terme hébreu *shéérit*, présent dans le *livre d'Isaïe* (le prophète), et que l'on peut traduire par « reste » ou « surplus »¹⁶. Lacan, à propos de Shylock et de la livre de chair demandée par celui-ci, fait observer que l'objet *a* survit à la rencontre avec le signifiant. Il précise aussi que :

16, Nous retrouvons ce terme dans le titre *Shéérit ha-khayim*, titre d'un roman de Zeruya Shalev paru en 2011, et traduit en français par *Ce qui reste de nos vies* (Gallimard, coll. « du monde entier », 2014).

« nulle histoire écrite, nul livre sacré, nulle Bible pour dire le mot, plus que la Bible hébraïque n'est fait pour nous faire sentir cette zone sacrée où cette heure de vérité est évoquée, que nous pouvons traduire en termes religieux par ce côté implacable de la relation à Dieu, cette méchanceté divine par quoi c'est toujours de notre chair que nous devons solder la dette ».

17, Cf. leçon du 27 mars 1963, où Lacan cite le livre d'Isaïe.

Iesha'yahou (Isaïe), 7 :3 : « *Et Yahvé dit à Isaïe : Sors au-devant d'Achaz, toi et Shéar-Yashub ton fils, vers l'extrémité du canal de la piscine supérieure, vers le chemin du camp du foulon* ».

Iesha'yahou, 10 :20-23 : « *Ce jour-là, le reste d'Israël et les survivants de la maison de Jacob cesseront de s'appuyer sur ce qui les frappe ; ils s'appuieront en vérité sur Yahvé, le saint d'Israël. Un reste reviendra, le reste de Jacob, vers le Dieu fort. Mais ton peuple serait-il comme le sable de la mer ; ô Israël, ce n'est qu'un reste qui en reviendra, destruction décidée, débordement de justice ! Car c'est une destruction bien décidée que le Seigneur Yahvé Sabaot exécute au milieu de tout le pays* ». Michel Roussan fait observer que « ces passages articulent les deux questions, du nom propre et du reste ». En effet, écrit-il, « le nom de Shéar Yashub signifie "un reste reviendra", c'est-à-dire se convertira à Yahvé et échappera ainsi au châtiment » (Isaïe, 4 :3). Cf. Michel Roussan, édition personnelle (2003) du séminaire *L'Angoisse*, p. 186. Ajoutons que dans ces passages apparaît aussi l'idée d'une faute commise à l'égard de Yahvé. Enfin le terme « sacré » figure explicitement dans Isaïe, 4 :3.

Or Lacan reconnaît en ce trait la source de ce qu'il désigne formellement comme le « *sentiment antisémite* » :

« c'est précisément dans le sens où cette zone sacrée, et je dirai presque interdite, est là plus vivante, mieux articulée qu'en tout autre lieu et qu'elle n'est pas seulement articulée mais, après tout, vivante et toujours portée dans la vie de ce peuple en tant qu'il se présente, en tant qu'il subsiste de lui-même dans la fonction, qu'à propos du (a) j'ai déjà articulée d'un nom, que j'ai appelée celle du reste. C'est quelque chose qui survit à l'épreuve de la division du champ de l'Autre par la présence du sujet, quelque chose qui est ce qui, dans tel passage biblique, est formellement métaphorisé dans l'image de la souche, du tronc coupé, d'où le nouveau tronc ressurgit dans cette fonction vivante dans le nom du second fils d'Isaïe, Chear-Yachoub, "un reste reviendra", dans ce Chorit, que nous retrouvons aussi dans tel passage d'Isaïe¹⁷ ».

Lacan imagine ainsi « *la fonction du reste, la fonction irréductible, celle qui survit à toute l'épreuve de la rencontre avec le signifiant pur* ». Et il pointe alors la « *solution* » qui a été « *orchestrée* » par le christianisme : l'« *issue masochique* », par l'identification temporaire du Christ « *au déchet laissé par la vengeance divine* », à quoi s'ajoute la dialectique de la rédemption – le mirage d'une rédemption.

Retenons que la fonction du reste est une fonction essentielle, irréductible, peut-être parce qu'elle fait intervenir un élément corporel réifié, où la chair se pétrifie, se dessèche – un morceau est prélevé, et de la cicatrice (de la coupure) jaillit le renouveau de la vie (cf. aussi l'expression « si le grain ne meurt »...).

- Dans la première version de la « Proposition du 7 octobre 1967 », Lacan dénonce le déclin de l'intérêt des analystes de l'IPA pour le complexe d'Œdipe : le complexe d'Œdipe fait l'objet d'une « *mise en marge* » toujours plus accentuée, dit-il. Il ajoute : « *or cette exclusion a une coordonnée dans le réel, laissée dans une ombre profonde : c'est l'avènement corrélatif de l'universalisation du sujet procédant de la science, du phénomène fondamental dont le camp de concentration a montré l'éruption* ». Dans la seconde version de sa « proposition », il est encore plus explicite : parlant des trois instances du Symbolique (structuré par l'œdipe), de l'Imaginaire (qui renvoie à l'institution psychanalytique) et du Réel, il note que :

« la troisième facticité, réelle, très réelle, assez réelle pour que le Réel soit plus bégueule à le promouvoir que la langue, c'est ce qui rend parlable le terme de camp de concentration, sur lequel il nous semble que nos penseurs, à vaguer de l'humanisme à la terreur, ne se sont pas assez concentrés. Abrégeons à dire que ce que nous en avons vu émerger, pour notre horreur, représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupements sociaux par la science.

Notre avenir de marchés communs trouve sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation »¹⁸.

Résumons : Lacan considère que le refus de l'œdipe, le sujet « procédant de la science » (sujet réifié), le camp de concentration, sont autant de marqueurs de l'évolution de notre société.

- La conclusion du séminaire sur *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* dit aussi :

« il est quelque chose de profondément masqué dans la critique de l'histoire que nous avons vécue. C'est, présentifiant les formes les plus monstrueuses et prétendues dépassées de l'Holocauste, le drame du nazisme. Je tiens qu'aucun sens de l'Histoire, fondé sur les prémisses hégéliano-marxistes, n'est capable de rendre compte de cette résurgence, par quoi il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture.

L'ignorance, l'indifférence, le détournement du regard, peut expliquer sous quel voile reste encore caché ce mystère. Mais pour quiconque est capable, vers ce phénomène, de diriger un courageux regard – et encore une fois il y en a peu assurément pour ne pas succomber à la fascination du sacrifice en lui-même –, le sacrifice signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le Dieu obscur ».

Ce disant, Lacan dénonce peut-être notre fascination, notre connivence non avouée pour la guerre : la guerre, comme sacrifice majeur, ultime. La fascination pour le sacrifice : peut-être pourrions-nous situer en ce point un trait électif que les chrétiens partagent avec les Juifs, or ce trait commun paraît à Lacan être la racine de l'antisémitisme.

L'AMÉRIQUE LATINE, LA PSYCHIATRIE EN URSS.

Deuxième exemple : les analystes d'Amérique latine pendant les dic-

¹⁸, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », version II, dans *Scilicet* n° 1, Seuil, coll. du Champ freudien, 1968, p. 29.

tatures, période au cours de laquelle la plupart d'entre eux sont restés sagement dans leurs cabinets, au nom de la « neutralité analytique ».

En Argentine, de nombreux psychanalystes ont prôné des idées conservatrices sur la famille, la société et l'individualisme. Certains, comme Arnaldo Rascovsky (1907-1995), membre fondateur de l'APA (1942), ont même prêté main-forte sur le plan idéologique aux militaires (1976-1983), en affirmant que « *le terrorisme est une maladie* » causée par « *la crise de la famille traditionnelle* »¹⁹.

19, Mariano Ben Plotkin, *Histoire de la psychanalyse en Argentine - Une réussite singulière*, éditions Campagne Première, 2010, p. 350.

20, En ce qui concerne le Brésil, on se reportera à l'ouvrage *Politique de la psychanalyse face à la dictature et à la torture - N'en parlez à personne*, par Helena Besserman Vianna (préface et lettre ouverte de René Major), éditions de l'Harmattan, collection « Psychanalyse et civilisations », 1997 (ouvrage initialement publié à Rio de Janeiro en 1994).

21, Scandale rappelé par Gérard Haddad dans *L'enfant illégitime*, p. 315.

Au Brésil²⁰, où la dictature sévit de 1964 à 1985, le scandale Kemper-Lobo éclate dans les années 80²¹.

Werner Kemper est un psychanalyste allemand ayant fonctionné pendant la guerre, avec la bénédiction de Jones, comme un des principaux dirigeants de l'IPA, et comme un des responsables de l'Institut berlinois « nettoyé » de ses praticiens juifs sous l'autorité de Göring. À la fin de la guerre, Jones, qui refusait toute épuration, l'invita à aller se faire oublier au Brésil ; Kemper partit s'y installer en 1948.

Dans les années 70, le médecin brésilien Amilcar Lobo est l'analysant de Leão Cabernite, qui avait été analysé par Kemper.

Rappelons les faits. En 1973, en pleine dictature militaire au Brésil, le journal clandestin de la Résistance, *Voz Operária*, publie l'information selon laquelle un analyste en formation dans l'une des deux sociétés de Rio fait partie d'une équipe de torture. Cet analyste est nommé, ainsi que son analyste : il s'agit d'Amilcar Lobo Moreira da Silva, médecin psychanalyste, membre de la SPRJ (*Sociedade psicanalítica do Rio de Janeiro*) ; son analyste est Leão Cabernite. La coupure de presse est envoyée à la revue argentine *Questionamos*, dirigée par Maria Lander, puis transmise à l'IPA. Mais David Zimmermann, président du Coordinating Committee for Psychoanalytic Organizations in Latin America (Confédération Psychanalytique d'Amérique Latine, dite COPAL) et le Français Serge Lebovici, président de l'Association Psychanalytique Internationale (IPA), tombent d'accord pour qualifier cette information de rumeur mensongère et pour dire qu'on cherche encore une fois à nuire à la psychanalyse. À la demande des deux sociétés de psychanalyse brésiliennes, la note manuscrite qui a transmis l'information est alors expertisée par un graphologue qui conclut qu'il s'agit selon toutes probabilités de la psychanalyste brésilienne Helena Besserman Vianna ; cette dernière, désignée publiquement comme la calomniatrice, est exclue de l'IPA, soumise aux pires intimidations et exposée à la vindicte des militaires. Elle échappe de justesse à l'exécution de menaces.

En octobre 1980, Amilcar Lobo est pourtant exclu de la SPRJ ; l'année suivante, il est identifié par d'anciens prisonniers politiques témoignant devant la Commission des droits de l'homme de l'Association du Barreau brésilien. Lobo n'aurait pas lui-même torturé les détenus, mais il aurait été chargé de les maintenir en vie afin de prolonger les séances de torture, et il aurait administré lui-même, par voie sanguine, des produits censés agir comme « sérum de vérité ».

Ces accusations sont réitérées en 1986, au cours de la transition démocratique, par un groupe d'anciens prisonniers politiques, devant le SPRJ.

Cette année-là, dans une longue interview intitulée « *Psicanálise da tortura* » (« psychanalyse de la torture »), Lobo avoue au *Jornal do Brasil* sa participation : il était effectivement chargé de la surveillance médicale des personnes torturées pendant les interrogatoires. Il reconnaît être devenu un rouage du système politico-militaire. Lobo nomme cela « activités alimentaires ». Il ne manifeste aucun remords, et assure avoir été soutenu par son analyste. Il dénonce cependant deux autres tortionnaires. En 1989, il publie son autobiographie, sous le titre *A Hora do Lobo, a Hora do Carneiro* (« L'heure du loup, l'heure de l'agneau »)²². Dans une lettre au *Jornal do Brasil* (7 octobre 1989), il écrit :

« l'homme emploie la torture et les assassinats depuis des milliers d'années, depuis qu'il s'est organisé en sociétés. Il y a bien peu de temps, l'Inquisition a torturé et tué d'innombrables Juifs et il n'y a pas plus de quarante ans le régime nazi allemand a procédé de la même façon. Ainsi fonctionne la structure mentale de l'homme et je n'ai pas honte d'en être un »²³.

En 2000, le gynécologue José Lino Coutinho sera le troisième médecin à être radié par le Conseil fédéral des médecins du Brésil, après Amilcar Lobo et Ricardo Agnese Fayad, pour sa participation à la torture sous la dictature.

En Uruguay, le psychologue Dolcey Britos sera accusé d'avoir participé aux interrogatoires et à la torture au pénitencier de *Libertad*, dont il était le chef, au cours de la dictature uruguayenne (1973-1985)²⁴.

Du côté des patients : un patient sur le divan ne peut parler librement s'il pense que son analyste risque d'être interrogé, voire torturé, et qu'il risque de dénoncer ses patients. Du côté des analystes, le risque est inverse : que le patient soit un espion.

Quel soin un patient qui a été torturé est-il en état de recevoir ? Du côté de l'analyste, se pose la question du type de soin adapté à un patient aussi gravement traumatisé : comment réhumaniser quelqu'un qui a été privé de son humanité, et ce, au risque de le voir décompenser – ou de partir soi-même en capilotade, en *capopital* (*caphôpital*) ?

La peur partagée de l'analysant et de l'analyste n'est-elle pas la même peur ? Car la pratique de la psychanalyse, dans les pays de dictature, est bien souvent interdite, et reste donc clandestine.

J'ai aussi entendu récemment, dans la bouche d'un patient iranien : « *c'est possible que vous soyez un agent du gouvernement* », et c'était dit avec une certaine crainte ; le ton était un peu hésitant – ce patient devait penser que ce n'était pas forcément à dire, et que j'allais nier, peut-être m'indigner –, pas tout à fait interrogateur. Mais c'est peut-être plus facile pour moi quand c'est dit. Je peux toujours répondre : « *quel gouvernement ?* », ou dire un mot sur la durée que peut demander l'installation de la confiance. Ou ne pas répondre du tout, et laisser le patient se débrouiller avec sa peur, sa méfiance et peut-être l'agressivité que cette peur et cette méfiance peuvent engendrer.

Troisième exemple enfin : la psychiatrie en URSS pendant les années 70. La schizophrénie « *torpide* », les internements, ont engendré dans certains pays une durable méfiance vis-à-vis de tout ce qui est « psy » : je constate la méfiance que me signifie le comportement de certains patients demandeurs

22, Éd. Vozes, Petrópolis (Brésil), 1989.

23, Article cité par Helena Besserman Vianna dans *Politique de la psychanalyse face à la dictature et à la torture - N'en parlez à personne*, p. 156

24, « *Prison "Libertad", Le maître des prisonniers* », dans *Le Monde diplomatique*, décembre 1983 ; cet article reproduit des extraits du livre du journaliste uruguayen Ernesto Gonzalez Bernejo intitulé *Las manos en el fuego*, qui décrit la vie quotidienne à la prison « Libertad ». On lira aussi *Matricule 246 - Douze ans six mois et quatorze jours au pénitencier de Libertad*, par Marcelo Estefanell (ancien militant tupamaro), L'Harmattan, 2014.

d'asile ; cependant en ce cas aussi, c'est pire quand les patients (les Tchétchènes par exemple) n'osent pas dire leur méfiance.

Mais que faire, ou que dire ? Comment se comporter en temps de guerre ? Comment « répondre » à la guerre ?

Voici quelques éléments non limitatifs concernant l'engagement des psychanalystes français dans la cité, entre 1960 et 1998²⁵.

En 1960, le *Manifeste des 121* a, parmi ses signataires, trois psychanalystes : Maud Mannoni, Jean-Baptiste Pontalis, Marie Moscovici.

Le 17 mai 1967, en pleine guerre du Vietnam, Lacan déclare dans son séminaire que « l'inconscient, c'est la politique »²⁶.

En 1969, la publication par deux psychanalystes réactionnaires de *L'univers contestationnaire*, reçoit une réplique épistolaire d'Anne-Lise Stern, qui signe avec son numéro de déportée.

En 1985, après la sortie du film *Shoah*, est créée *Psychanalyse actuelle*.

En 1997, après la publication par la psychanalyste brésilienne Helena Besserman Vianna de *Politique de la psychanalyse face à la dictature et à la torture*, René Major démissionne de l'IPA et de la Société Psychanalytique de Paris (SPP).

En 1998, alors que le Groupe Islamique Armé (GIA) perpète des massacres en Algérie, l'association psychanalytique de la Lysimaque tient un colloque : *Algérie, années 90 : politique du meurtre : pour une lecture freudienne de la crise algérienne*.

LA « SOLUTION » ISRAËLIENNE ACTUELLE : « L'ESPRIT DE TSAHAL »

La seconde figure, celle des Juifs, restée figure de l'objet *a* pendant deux millénaires et naguère encore, a trouvé, depuis la création de l'État d'Israël, une manière à elle de répondre à la guerre en faisant la guerre : ce n'est donc pas un *adieu aux armes*.

L'armée israélienne se nomme Tsahal (en anglais, IDF = *Israël Defense Force*. Tsahal est l'acronyme de l'hébreu לצבא הגנה לארץ, *Tsava Haganah Lé-Yisrael*, « Armée de défense d'Israël »)²⁷. La mission de Tsahal est de défendre l'existence, l'intégrité territoriale et la souveraineté de l'État d'Israël. L'armée doit protéger les habitants d'Israël et combattre toute forme de terrorisme susceptible de constituer une menace pour le bon déroulement de leur vie au quotidien²⁸. On comparera cet objectif avec la mission de l'armée française, qui paraît tout à fait similaire²⁹.

Un code éthique dicte la conduite de tous les soldats, conscrits ou réservistes, de Tsahal. Le texte de ce code, qui figure sur le site de Tsahal – je l'ai trouvé sur le site Internet tsahal.fr –, est remis à tous les soldats dans les premiers jours qui suivent leur incorporation dans l'armée israélienne. Il est lu et discuté avec les commandants durant la période des classes (c'est un fait notable qu'on discute dans l'armée israélienne). Il est accroché dans chaque bureau de Tsahal. Ce code éthique, également appelé « Esprit de Tsahal » (en hébreu, *Rouah Tsahal* : *Rouah* = souffle³⁰), occupe une place centrale dans la doctrine de l'armée.

Créé par le philosophe Asa Kasher³¹ et par des hauts gradés de Tsahal, officialisé en 1994, « l'Esprit de Tsahal » dicte aux soldats l'attitude à adopter

25, Ces éléments sont repris d'un article intitulé « Yann Diener : une étrange manière de réviser l'histoire de la psychanalyse chez *Charlie Hebdo* », paru dans le blog de Michel Rotfus le 16 janvier 2016 (*Médiapart*).

26, Séminaire XIV, *La logique du fantasme*, leçon du 10 mai 1967, éd. ALI (2004), p. 360.

27, Tsahal a été fondée par Ben Gourion en mai 1948, deux semaines seulement après la création de l'État d'Israël, pendant la guerre d'indépendance, les États arabes voisins ayant décidé de ne pas accepter la naissance du nouvel État.

28, Voir, sur le site Tsahal.fr, les points essentiels de doctrine de l'Armée de Défense d'Israël.

29, Voir le site Wikipédia sur les Forces armées françaises.

30, « Et le souffle/esprit (Rouah) de Dieu (Elohim) planait sur la face des eaux » ... *Genèse* – en hébreu *Béreshit*, « Entête » (dans la traduction de Chouraqui), 1:2.

31, Asa Kasher, né en 1940, est le petit-fils d'un talmudiste ; philosophe et linguiste, il a été professeur à l'Université de Tel-Aviv.

ainsi que les règles de moralité et d'éthique à observer. Ces dernières sont les mêmes pour l'ensemble des soldats, qu'ils viennent de rejoindre les rangs de l'armée ou qu'ils soient généraux.

On voit bien que ce code éthique a été pensé, réfléchi de manière soutenue, et élaboré notamment en fonction des grands textes religieux et philosophiques auxquels le peuple juif se réfère.

Le rapport à la violence (à ce qu'il est permis de faire et ce qu'il est interdit de faire) est d'ailleurs codifié dans la Torah même.

- L'homicide est le crime par excellence. La Torah, par exemple à la fin de *Bemidbar* (première section du livre des *Nombres*), donne les indications nécessaires, notamment sur le plan de la législation pénale, pour gérer les cas de transgression : ainsi l'obligation de créer des « villes-refuges » pour les « meurtriers involontaires ».

- Par ailleurs certaines exceptions sont permises, et même ordonnées : c'est ainsi que la violence exercée à l'encontre d'Amalek et des Amalécites doit aller jusqu'à l'extermination des femmes et des enfants. Shaoul reçoit de Dieu l'ordre d'exterminer Amalek :

« Maintenant, va, frappe Amalek, interdis³² tout ce qui est à lui.
Ne compatis pas à lui.
Tu mettras à mort de l'homme à la femme, du nourrisson au tuteur,
Du bœuf à l'agneau, du chameau à l'âne »³³.

Dans ce cas précis, la violence est donc jugée nécessaire pour répondre à la violence.

La guerre fait l'objet de versets spécifiques ; on ne peut déclarer la guerre que sur ordre divin :

« Quand tu approcheras d'une ville pour guerroyer contre elle,
crie-lui : "Paix".
Et c'est, si elle te répond : "Paix", et s'ouvre à toi,
Tout le peuple qui s'y trouve sera pour toi à la corvée, ils te serviront.
Si elle ne fait pas la paix avec toi et fait contre toi la guerre, assiège-la,
IHVH ton Elohim la donnera en ta main.
Tu frapperas tous ses mâles à bouche d'épée.
Seulement les femmes, la marmaille, les bêtes,
Tout ce qui sera dans la ville, tout son butin, pille-le pour toi,
Mange le butin pris à ton ennemi que IHVH ton Elohim te donnera.
Oui, tu feras ainsi pour toutes les villes fort lointaines de toi,
qui ne sont pas villes de ces nations.
Seulement, dans les villes de ces peuples
Que IHVH ton Elohim te donne en possession,
ne laisse vivre aucune haleine.
Oui, interdis-les, interdis-les,
le Hiti, l'Emori, le Kena'ani, le Perizi,
le Hivi, le Jeboussi, comme te l'a ordonné IHVH ton Elohim,
Afin qu'ils ne vous apprennent pas à faire
Toutes les abominations qu'ils font pour leurs Elohim
Vous fauteriez contre IHVH votre Elohim »³⁴.

32. Littéralement, « vous mettrez en herem tout ce qui est à lui ». Véritable mise au ban, présentant de nombreuses similitudes avec l'anathème des Églises catholique et orthodoxe, le *herem* ou *cherem* (cf. l'hébreu *yo'horam*) est la forme la plus sévère d'exclusion de la communauté juive. Il n'est pas décidé sur la base d'une déviance des idées mais sur celle d'un comportement fortement nocif pour la communauté, comportement pour lequel l'auteur refuse de s'amender. Le *herem* prohibe tout commerce, toute transaction avec celui qui en fait l'objet ; il est interdit de l'employer ou d'être employé par lui, d'étudier avec lui ou de lui enseigner, et on limite toute relation de sorte à ne lui laisser que la possibilité minimale de subvenir à ses besoins vitaux. Spinoza a fait l'objet d'un *herem*.

33. Shemouél (Samuel) I, 15 :3. J'utilise la traduction de Chouraqui.

34. Devarim (Paroles, Deutéronome), 20 :10-15 (traduction de Chouraqui).

Selon la Torah, il y a donc guerre et guerre : guerre prescrite par la Loi (*Mil'hémet Mitsva* ou *Mil'hémet hovah* : guerre pour conquérir la terre d'Israël, habitée par les « sept peuples » cananéens, guerre contre Amalek, ou

contre un oppresseur qui s'abat sur Israël), déclarée par le chef du pouvoir exécutif, et guerre « facultative » ou « discrétionnaire » (*Mil'hémet reshut*), c'est-à-dire engagée contre d'autres peuples pour élargir le territoire d'Israël (guerre expansionniste) et accroître sa grandeur et sa réputation. Cette dernière sorte de guerre requiert l'accord du Sanhédrin (assemblée législative traditionnelle du peuple juif, formant aussi son tribunal suprême).

La guerre préventive (comme moyen d'autodéfense), elle, fait l'objet de désaccords importants quant à sa qualification.

En Israël, le débat actuel sur le rapport à la violence et à la guerre s'inscrit dans un débat plus large, politique et philosophique, concernant les idéaux sionistes. Il semble par exemple que le reproche principal des ultra-religieux soit

« essentiellement que la fin de l'exil parmi les nations ne puisse venir que de Dieu. Le Talmud (traité Ketuboth) rapporte trois serments prêtés par les Juifs avant leur dispersion : ne pas acquérir une autonomie nationale, ne pas rentrer en masse et d'une façon organisée dans la Terre d'Israël, ne pas se rebeller contre les nations. Ces trois serments acquièrent un statut légal vers la fin du Moyen Âge »³⁵.

On note aussi que l'armée israélienne oblige les jeunes femmes, en tant que citoyennes, à servir en son sein : ce qui, déjà en soi, constitue un renversement de la figure des Sabines³⁶.

Mais qu'est-ce que « l'Esprit de Tsahal » ?

Un code éthique définit un ensemble de valeurs. Dans le cas de « l'Esprit de Tsahal », les valeurs sont :

- la défense de l'État, de ses citoyens et de ses résidents.
- l'amour de la patrie et la loyauté au pays. Rendant compte d'une dimension proprement religieuse, le code parle de « *dévotion* » à l'égard de l'État d'Israël. Rappelons que selon Lacan, l'Église et l'armée sont les deux modèles de ce que Freud « conçoit comme la structure du groupe »³⁷.
- la dignité humaine :

« Tsahal et ses soldats ont l'obligation de défendre la dignité humaine. Chaque être humain doit être respecté indépendamment de son origine, de sa religion, de sa nationalité, de son sexe, de son statut ou de sa position ».

Défendre la dignité humaine, oui, mais de quelle manière, et en utilisant quels moyens ? Parmi les valeurs de « l'Esprit de Tsahal », je relève la notion très particulière de « Pureté des Armes » :

« Les soldats de Tsahal ne recourent à leurs armes et à la force que dans le cadre de leurs missions, et seulement en cas de nécessité, et conserveront une attitude humaine même durant le combat. Les soldats de Tsahal n'utiliseront pas leurs armes et la force pour porter atteinte à des êtres humains qui ne sont pas des combattants ou des prisonniers de guerre, et feront tout pour éviter de porter atteinte à leurs vies, leurs corps, leur dignité et leurs biens ».

La « Pureté des armes » enjoint aux soldats de ne jamais oublier leur humanité lors des combats, de respecter les droits de l'Homme et de tout faire pour minimiser les dommages causés aux civils³⁸. Il s'agit en fait de préserver (ou de maintenir) simultanément la dimension humaine du soldat et celle de l'ennemi.

Lorsque les soldats de l'armée israélienne sont entrés à Gaza dans le cadre de l'Opération Bordure Protectrice (lancée le 8 juillet 2014, et qui a pris fin par un cessez-le-feu permanent et immédiat le 26 août suivant), ils ont

35, Voir à ce sujet *Au nom de la Torah. Une histoire de l'opposition juive au sionisme*, par Yakov M. Rabkin, Presses de l'Université Laval, 2004. La citation ci-dessus est extraite de la recension de cet ouvrage par Jacques Gutwirth dans la revue *Archives de sciences sociales des religions*, n° 128, octobre – décembre 2004.

36, Selon l'observation faite par un participant au cours de la discussion ayant suivi cet exposé.

37, « Proposition du 9 octobre 1967 sur l'analyste de l'école », version II.

38, Le 25 septembre 1994, avant la projection de son film *Tsahal* (novembre 1994), réalisé neuf ans après *Shoah*, devant la presse à Paris, Claude Lanzmann déclara que son intention était de présenter une armée juive pourvue de caractères spécifiques par rapport aux autres armées. Dans *Tsahal*, des généraux israéliens déclarent : « *notre armée est pure (...), elle ne tue pas d'enfants. Nous avons une conscience et des valeurs et, à cause de notre morale, il y a peu de victimes [palestiniennes].* »

emporté dans leurs poches un message de Tsahal rappelant l'impératif de maintenir leur code éthique. Ce message est le texte de l'article sur la Pureté des Armes du Code éthique de Tsahal : « nous avons l'obligation morale de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour empêcher les pertes civiles, et simultanément l'obligation morale de protéger nos citoyens ». La violence est permise uniquement pour protéger les vies de citoyens israéliens : cette idée est au fond tout à fait proche de notre notion de « légitime défense ».

Je rappellerai que cette opération militaire a suscité des réactions mitigées de la part de la communauté internationale, et qu'à l'intérieur du pays s'est développé un mouvement contestataire appelant à une fin rapide des hostilités de la part des deux belligérants, en raison du caractère jugé disproportionné de la riposte israélienne et du nombre de victimes civiles parmi les Palestiniens, tout autant que des nombreuses ruptures de cessez-le-feu par les mouvements paramilitaires et palestiniens impliqués dans ce conflit.

Le 4 mai 2015, l'ONG israélienne *Breaking the Silence* publie un recueil de témoignages accordés anonymement par plus de soixante soldats de Tsahal. Selon ces témoignages, les soldats israéliens auraient à de nombreuses reprises ouvert le feu sur des Gazaouis sans chercher à faire de distinction entre les combattants du Hamas et les civils. L'ONG recense au moins une centaine de cas.

L'armée israélienne déclare avoir demandé à *Breaking the Silence* de lui fournir, avant la publication du rapport, les preuves concernant les témoignages recueillis, afin de pouvoir mener de véritables enquêtes, cependant l'ONG aurait refusé. Tsahal appelle l'ONG à se tourner vers les parties concernées de l'armée israélienne immédiatement après avoir reçu les plaintes, de façon à permettre l'ouverture d'enquêtes.

Vous l'avez compris, je n'ai pas été convaincue ou « désarmée » par la mise en œuvre sur le terrain du concept de « pureté des armes ». En revanche, l'existence d'organisations telles que *Breaking the Silence* et *Yesh Gvul* peut rendre optimiste quant au degré de conscience morale de certains militaires.

L'organisation non-gouvernementale israélienne *Breaking The Silence* (BtS) (hébreu *Shovrim Shtika*) a été fondée en 2004 à Jérusalem Ouest par des soldats et vétérans des forces de défense israéliennes. Ces derniers recueillent et collationnent des témoignages en rapport avec les services militaires effectués en Cisjordanie, la bande de Gaza et Jérusalem Est depuis la deuxième Intifada, créant ainsi une plate-forme permettant aux soldats et réservistes de décrire de manière confidentielle leurs expériences dans les territoires occupés.

La mission déclarée de l'organisation est de « briser le silence » des soldats IDF qui retournent à la vie civile et qui « découvrent le gouffre entre la réalité qu'ils ont vécue dans les territoires occupés et le silence qu'ils rencontrent à la maison ». *Breaking the Silence* mène depuis 2004 un projet de récolte de témoignages nommé « *Soldiers speak out* », et a obtenu plusieurs centaines des témoignages de la part de « ceux qui ont, pendant leur service avec l'IDF, les gardes-frontières ou les forces de sécurité, joué un rôle dans les territoires occupés ». En publiant ces récits, *Breaking the Silence* espère « forcer la société israélienne » à se confronter avec « la réalité qu'elle a créée » et à faire face à la vérité concernant « les abus vis-à-vis des Palestiniens, le pillage et la destruction des biens ».

De même, selon un article du *Monde diplomatique* (août septembre

2006) concernant le film de Claude Lanzmann sur Tsahal, la guerre du Liban (1982-2000) aurait « révélé un phénomène nouveau, et choquant pour l'Israélien moyen : le refus de certains soldats (tel le célèbre colonel Elie Gueva) d'obéir à l'ordre d'envahir Beyrouth et même de servir dans les rangs de l'armée au Liban. Il s'agissait de soldats du contingent et de réservistes membres du mouvement Yesh Gvoul » (expression que l'on peut traduire par "il y a une limite", ou "il y a une frontière", ou encore "c'est assez"). *Yesh Gvul* est le nom d'un groupe israélien pour la paix fondé en 1982 à Jérusalem par des vétérans israéliens, "les refuzniks", objecteurs de conscience qui refusèrent de servir au Liban dès le début de la guerre du Liban en 1982 ; le but de ce groupe est d'encourager et de soutenir le refus de servir dans l'armée israélienne lorsque celle-ci s'engage dans des agressions ou des actions de répression, et d'obtenir que soit mis un terme à l'occupation des territoires palestiniens.

Y A-T-IL UNE « SOLUTION » FÉMININE ?

Troisième figure de l'objet *a* : la femme³⁹. Je voudrais ici apporter quelques compléments à ma précédente conférence, « *Guerra e morte avrai* : le féminin et la (dure) loi de la guerre ».

Lors de cette conférence, nous avons entendu les Sabines, d'abord victimes contraintes à la passivité, prendre la parole – ou la retrouver –, *au nom de la vie et de l'avenir*, pour dire leur opposition à la guerre, et user ensemble pacifiquement de leurs corps pour s'interposer entre des combattants qui ne rêvaient peut-être que d'en découdre ; mettant ainsi un terme à la boucherie et obligeant les plus vaillants guerriers à dire *adieu aux armes*, elles ont donné un exemple singulier de manifestation apparemment collective (même s'il n'y a pas d'universel du côté des femmes), et que l'on jugera peut-être utopique, voire comique, à moins que l'on ne reste surtout sensible à l'aspect plastique (érotique) de l'image offerte par cette scène. Dans cet exemple, *l'objet-enjeu fait objection, objecte à la guerre*. La « solution » retenue par les Sabines est donc tout à fait différente de la « solution » israélienne, dans laquelle pourtant les femmes tiennent une place depuis la création de l'État et de Tsahal, mais comme guerrières à l'égal des hommes. Elle diffère aussi de la « solution » retenue par les *Folles de la place de Mai*⁴⁰, qui continuent inlassablement de tourner en rond, en silence, chaque semaine, depuis le 30 avril 1977, sur la Plaza de Mayo à Buenos Aires en Argentine, située en face de la *Casa Rosada* du gouvernement, pour demander des comptes sur la disparition de leurs enfants et petits-enfants (les *desaparecidos*) intervenue pendant la « sale guerre », sous la dictature (1976-1983) du général Videla⁴¹.

Adoncques est-ce la parole, est-ce le corps, est-ce le sexe qui convainc les belligérants et décide alors de l'issue dans cet épisode mythique des Sabines ? Car ces femmes paient de leur personne, au sens concret du terme. Elles s'engagent, et pour ce faire, elles se précipitent au centre même de la guerre, elles envahissent le champ de bataille, le centre du centre (c'est bien la place de l'objet *a*, me direz-vous).

Mais quel est le poids de leur parole ? Parole de femmes, vouées d'ordinaire au silence, à l'enfermement dans le foyer, et soumises à la loi masculine ; mais parole de victimes : car initialement, ce sont elles qui ont été enlevées et violées par leurs ravisseurs, ce sont elles qui sont devenues *enceintes*

39, Lacan, *Les non-dupes errent*, leçon du 9 avril 1974, au cours de laquelle il présente les formules de la sexualité, l'équivalence entre *x* et objet *a*, le lien entre objet *a* et imaginaire (« *ça s' imagine avec ce qu'on peut, à savoir avec ce qui se suce, ce qui se chie, ce qui fait le regard, ce qui dompte le regard, et puis, et puis la voix* » - éd. ALI 2001, p. 167), le *a* comme τόπος (topos) et comme « image écrite » dans le nœud borroméen ; il établit aussi la corrélation entre *a* et place de l'analyste, déchet, voix, et temps : « *si mon schéma du discours analytique est vrai, cet objet a, je dois le devenir, c'est ce que j'ai à faire advenir (...)* Cette place de personne est bien entendu, comme le nom de personne l'indique, une place de rang à tenir, n'est-ce pas, de semblant. Il s'agit de tenir le rôle de l'analyste (...) L'analyste, je le "désuis" ; l'objet petit *a* n'a pas d'être », et Lacan enchaîne en parlant de « *ce pathétisme de l'objet a quand il prend la forme du déchet* », avant de constater que l'objet *a* est lié « *au temps que je mets à dire les choses* » (éd. ALI, p. 172-174).

40, Les Mères de la place de Mai (en espagnol : *Asociación Madres de la Plaza de Mayo*).

41, Nombre de militaires argentins étaient proches du nazisme ; certains d'entre eux se sont aussi inspirés de l'expérience française acquise pendant la guerre d'Algérie : voir à ce sujet le documentaire de Marie-Monique Robin, *Escadrons de la mort, l'école française* (2003), et l'ouvrage de même titre paru en 2004 aux éditions La Découverte (ce livre a été réédité en 2008 aux mêmes éditions, en collection « Poche Histoire »).

des œuvres de l'ennemi : leur centre même (centre de leurs corps) est *occupé*, au sens militaire et spatial du terme⁴².

Nous savons que la guerre atteint toujours davantage de civils que de combattants : l'eussions-nous oublié, le tableau *Guernica* serait là pour nous le rappeler ; en effet, ce tableau fut peint en quelques jours par Picasso en 1937, juste après le bombardement du village basque de Guernica par la légion « Condor », intervenu le 26 avril 1937, et qui avait fait environ deux mille victimes, essentiellement des femmes et des enfants. Or, selon la déclaration de Picasso lui-même à propos de *Guernica*, « *la peinture n'est pas faite pour décorer les appartements ; c'est une arme offensive et défensive contre l'ennemi* ».

Comme celle de l'artiste, mais à un autre titre, la parole de la victime est irréfutable, incontestable, elle a sa propre autorité, ici supérieure à celle des hommes (les maris, les frères, les pères de ces femmes, liés à celles-ci par les liens du sang et de l'alliance) qui ont décrété la guerre – c'est peut-être d'ailleurs pourquoi le statut de victime est si souvent refusé : il emporte des effets (de sorte qu'on préfère ne pas écouter la victime, ne pas ajouter foi à sa parole dérangeante). Mais dans le cas des Sabines, peut-être l'accord entre ces trois facteurs que sont la parole (ici, en tant qu'urgence, bien sûr), le corps, le sexe, peut-être cet accord est-il le ressort d'un effet de persuasion qui ne doit rien à la raison, mais qui va balayer toutes les objections, en témoignant d'un engagement qui comporte une prise de risque : ces femmes parlent en s'interposant au risque de leur vie et au risque de la vie de leurs enfants à naître, déjà conçus. Là est sans doute l'irréfragable, là, l'irrésistible efficace de leur conduite. Comme le "non" solitaire mais solidaire opposé par Antigone à Créon, le "non" collectif des femmes sabines au massacre interroge, dénonçant toutes les justifications que les hommes aient jamais pu inventer pour la guerre, et les montrant pour ce qu'elles sont : des semblants, des rationalisations s'appuyant sur une langue de bois, sur un usage dévoyé du Symbolique : une rhétorique au service d'un calcul politique ou financier, lui-même recouvrant un enjeu de pouvoir. Car au départ, l'enjeu était bien la possession du corps de ces femmes, c'est-à-dire de leur fécondité, en même temps que l'assurance de l'exclusivité sur la jouissance que l'on peut retirer du corps féminin objectifié, pris à titre de butin. Le pouvoir identifié à la jouissance : ici, jouissance brute, concaténation de Réel et d'Imaginaire, s'appuyant sur la force, et excluant le Symbolique. Ou, comme le dit un titre récemment publié par le journal *Le Temps*, « En Syrie, le rapport de forces militaire dictera sa loi »⁴³. Ce, jusqu'au sein des « négociations » de Genève, c'est-à-dire jusque dans le recours au Symbolique. Notons l'usage du verbe « dicter » : comme si la force consistait à écrire ; ce qui rappelle le texte de Kafka, *La colonie pénitentiaire* : la colonie pénitentiaire est un lieu d'enfermement où la Loi se grave, par la violence, par une contrainte à laquelle nul ne saurait résister, jusque dans le corps du prisonnier, de plus en plus profond : littéralement (ou métaphoriquement), c'est un viol, poursuivi jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Pourquoi l'amour est-il si souvent célébré avec des métaphores et un vocabulaire, un langage guerrier ? Ce, dès l'Antiquité : voyez Ovide. Plus près de nous, *Le feu aux poudres* est le titre d'un célèbre tableau de Fragonard représentant une scène libertine, qui est le pendant d'une autre composition du

42, On se reportera à ce propos au documentaire intitulé *L'homme qui répare les femmes : la colère d'Hippocrate* (2015), de Thierry Michel et Colette Braeckman, qui brosse le portrait du gynécologue congolais Denis Mukwege, devenu célèbre pour l'aide chirurgicale et psychologique qu'il apporte à des milliers de femmes violées dans l'est de la RDC, en proie à des conflits chroniques depuis vingt ans. « *C'est sur le corps de la femme que se fait cette guerre* », a déclaré Thierry Michel (« Emotion et révolte après la diffusion au Congo de "L'homme qui répare les femmes" », dans « Le Monde » Afrique, 22 janvier 2016).

43, *Le Temps*, 1er février 2016

même artiste conservée également au Louvre, *La chemise enlevée*. Sans même parler de ce que recouvre l'expression « repos du guerrier ».

Adieu aux armes, adieu aux larmes (et aux alarmes) ? « Faites l'amour, pas la guerre » : est-ce cela, le message des Sabines ? comme en mai 68 ? Pas vraiment, pas tout à fait me semble-t-il. Mais l'effet de persuasion produit par l'acte des Sabines va permettre d'instaurer un pacte symbolique (le traité d'alliance entre deux peuples : Romains et Sabins), faisant fusionner les deux peuples et signant la fin de la sauvagerie guerrière. C'est alors la guerre qui *choit* (déchoit ?) – la guerre comme objet *a*. Car dans la triade analysant, analyste, grand Autre, comme dans la triade Réel, Symbolique, Imaginaire, l'objet *a*, cause du désir, au coïncement des trois instances, peut s'incarner de diverses manières.

À CHACUN SA « SOLUTION » ?

D'autres modes de « réponse » à la guerre sont possibles. À chacun la sienne ?

Les paroles, même « armées »⁴⁴, suffisent-elles ?

L'artiste crée : Picasso a répondu par *Guernica*, un tableau mondialement connu ; pour illustrer la crise des migrants, Banksy peint Steve Jobs sur les murs de Calais, puis Cosette sur les murs de l'ambassade de France à Londres⁴⁵.

L'analyste analyse : on peut dire que la « réponse » de Freud au nazisme a été son ultime ouvrage, *L'homme Moïse et le monothéisme*, dans lequel

« il entreprend, avant de mourir, d'analyser tout autant les effets funestes du délire d'élection (repris aux Juifs par les Allemands) que la problématique de l'écriture de l'Histoire, soumise à tous les aléas des transformations et déplacements, mais où toujours se gomme un meurtre (pour les Juifs le meurtre de Moïse), au profit de la constitution d'une image d'un peuple et de ses origines »⁴⁶.

La question du courage politique, celle de la prise de parti, débordent-elles le cadre de la psychanalyse ? Face à ces questions, les analystes restent aussi peu « armés », ou tout aussi désarmés que les autres parlêtres.

44, Cf. l'ouvrage de Philippe-Joseph Salazar, *Paroles armées – Comprendre et combattre la propagande terroriste*, Lemieux Éditeur, Paris, 2015.

45, Ce pochoir détourne l'affiche du film musical *Les Misérables*, en représentant Cosette en pleurs face à une bombe lacrymogène, sur fond de drapeau français élimé.

46, Marie-Claire Boons-Grafé, compte rendu de l'ouvrage *Les années brunes, la psychanalyse sous le IIIe Reich*, dans Les Cahiers du GRIF, année 1985, vol. 31, n° 1, p. 113.